

KYROU: FACE AU DIEU GOOGLE, PRÉSERVER “L’IMPRÉVISIBLE ET DES SOURCES DE POÉSIE”

LE 17 NOVEMBRE 2010 GUILLAUME LEDIT

Big Brother n'existe pas, il est partout. Entretien avec Ariel Kyrrou et retour sur son ouvrage "Google God". Un dieu spinozien avec lequel nous entretenons des relations ambiguës.

Dans *Google God*, sous-titré "*Big Brother n'existe pas, il est partout*", et publié aux Éditions Inculte, **Ariel Kyrrou** déshabille le dieu Google. Dans cette critique radicale mais non manichéenne de la firme de Mountain View, l'ancien rédacteur en chef adjoint d'*Actuel* analyse ce "monstre gentil", de sa genèse à ses récents développements, en passant par l'imaginaire qui le nourrit.

Structuré en différents chapitres qui interrogent notre rapport à Google, l'ouvrage part de l'influence du milieu universitaire sur **Larry Page** et **Sergey Brin**, s'arrête un instant sur la polémique autour de la numérisation des grandes bibliothèques, puis s'intéresse au développement de l'entreprise comme business fructueux avant de se pencher sur nous autres, les utilisateurs, individus connectés et soumis aux évolutions de l'outil. En prenant encore du recul à la fin de l'ouvrage, on se rend compte que ce qui peut poser problème n'est pas la société Google mais la société *de* Google.

Entretien avec l'auteur autour de ce dieu spinozien.¹



Pourquoi s’attaquer à déconstruire Google, et pas l’une des nombreuses autres incarnations du capitalisme numérique comme Facebook ?

La raison est double. Il y a une raison objective qui est qu'on est en train de vivre une mutation perpétuelle du capitalisme, un changement constant. Aujourd'hui, les acteurs de transformation de ce capitalisme sont dans les vecteurs de création, donc dans Internet. Je considère ce type de capitalisme immatériel, de capitalisme de la connaissance qui est à la base même de Google, comme beaucoup plus avant-gardiste et intéressant que celui de Facebook, Amazon ou Microsoft. Et ceci pour une raison très simple : un peu comme nous,

Google est à la fois le copié et le copieur, à la fois le maître et l'esclave, et ce en permanence.

C'est-à-dire qu'il nous domine comme nous nous dominons nous-mêmes. C'est une sorte d'hégémonie assez bizarre qui permet de mettre "Google sucks" dans son moteur de recherche Google alors que Facebook ne permet pas de mettre "Facebook sucks" sur sa page. C'est la métaphore de l'apiculteur. Comme l'apiculteur, Google a intérêt à ce que les abeilles pollinisent et enrichissent l'écosystème dans son entier puisqu'après il va en tirer profit (avec le miel et la cire). Yann Moulier-Boutang le montre très bien: c'est un type de capitalisme qui encourage les internautes-abeilles à polliniser, à utiliser les connaissances qu'ils pourront tirer de Google en offrant, donnant, en copiant et en étant copié. Sur ce registre-là, il laisse la main à l'utilisateur.

“

C'est un type de capitalisme très intéressant. L'ensemble d'Internet fonctionne un peu dans cette logique-là mais Google en est l'archétype.

”

En plus, l'objectif Google est d'être le relais de toute l'information du monde, mais pas de la posséder. Facebook, au contraire, possède ses pages, et est dans une logique assez propriétaire. Apple, ce sont des empereurs : ils ont raison quoi qu'il arrive. Google dit: "je ne veux pas créer l'iPod et l'iPad, je ne vais pas être le créateur, juste votre soutien permanent"

“

Google n'est pas un dieu créateur, c'est un dieu spinozien en ce sens qu'il est le relais, ou du moins qu'il se veut le relais d'une nouvelle nature qui est celle d'Internet.

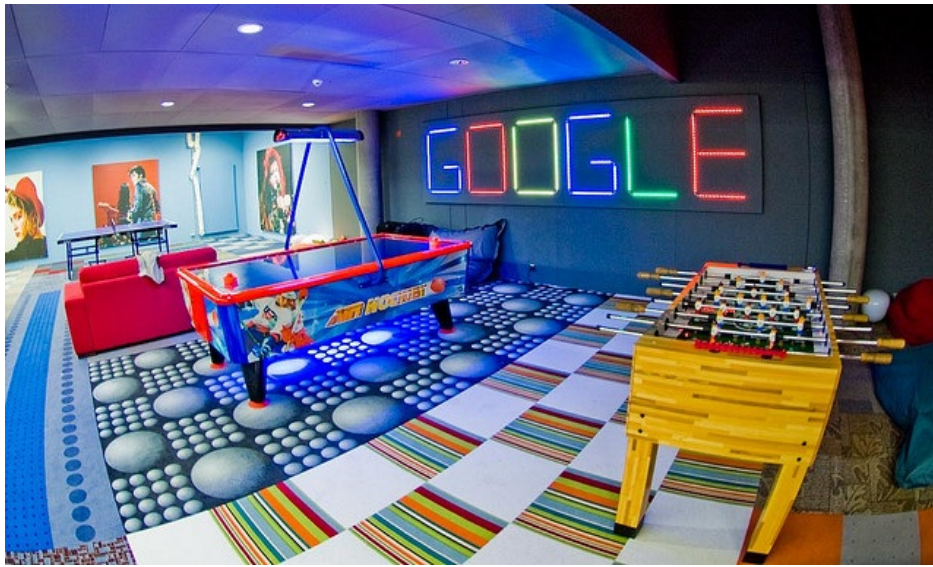
”

Il s'agit là de la première raison de mon intérêt pour Google : ce type de capitalisme assez passionnant et assez redoutable qu'il construit avec notre connivence.

La deuxième raison, c'est qu'effectivement je suis un utilisateur de Google, et que l'objet me fascine. D'autant plus qu'il existe un côté libertaire chez eux. J'ai été au mensuel *Actuel*, aujourd'hui disparu, donc je sais ce que c'est qu'une entreprise nourrie des valeurs de mai 1968 et qui se retrouve dans le marché, va chercher de la pub, qu'elle aime ça ou non, et qui fait comme si ça n'existait pas. Je l'ai vécu. Il y a un refus presque naturel et systématique de cette nature-là, une croyance en la capacité à changer réellement l'entreprise. Voire à changer le monde, et à exister dedans en gardant sa totale intégrité. Comme si le monde ne pouvait pas vous contaminer en retour. Chez Google, il y a cette vision presque naïve d'une entreprise différente, qui pourrait inventer un autre type de capitalisme ; il n'y a là-bas, par exemple, que des petites équipes, sans manager au sens traditionnel du terme.

Il y a tout ce côté un peu post-soixante-huitard très bien décrit par Eve Chiapello et Luc Boltanski dans *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, publié en 1999. Leur livre, très important, à ce défaut de ne partir que des des textes de management. À l'époque, leur vision était purement théorique. Les textes de management sont des outils très éloignés de la réalité. Les gens qui bossent dans des grosses boîtes savent qu'on est à des années-lumières de la « logique artiste » que les deux auteurs ont justement perçu dans ces textes.

Avec Google, on a, pour la première fois à mon sens, l'archétype même de ce dont Chiapello et Boltanski parlaient : un capitalisme qui a complètement intégré la critique artiste et qui se nourrit de son contraire en permanence. Mieux : Google va devenir l'archétype même du nouvel entubage publicitaire parce qu'au départ, ils sont radicalement contre la publicité.



C'est quelque chose que l'on ressent très bien dans la description de la longue marche de Google vers la publicité, et dans l'évocation du Googleplex, où les salariés, que vous décrivez comme de grands enfants, sont confinés.

Je dois admettre en toute honnêteté être assez en empathie avec ça et être moi-même très ambigu par rapport à cette identité. Je pense que beaucoup de gens travaillant dans les circuits du Net vivent la même chose mais sans peut-être le recul que j'ai, parce que je l'ai vécu avant les autres, et que je n'ai plus vingt ans mais plus de quarante. Au fond, j'ai déjà vécu ce qui est devenu commun, c'est-à-dire une sorte de croyance à moitié vraie de pouvoir exister dans un cocon séparé du monde qui pourrait être gentil dans un monde méchant, qui pourrait changer réellement un monde qui est d'une lourdeur ahurissante.

“

C e sentiment d'être dans une sorte d'exception permanente est quelque chose de très commun dans le monde du Net.

”

Il y a quand même une différence dans le pragmatisme économique qui tord un peu l'idéal des premières communautés du Net, celui des pères fondateurs et des premières communautés sur le réseau. Ce qu'introduisent Page et Brin dans cet imaginaire, c'est justement ce pragmatisme économique. Est-ce que c'est cette deuxième génération qui transforme le paradigme ?

Je crois que le paradigme s'est transformé tout seul. Je crains que les premiers utopistes du Net n'aient vécu dans des circuits assez forts mais assez restreints. L'exemple typique c'est quelqu'un comme **Hakim Bey**, un vrai anarchiste qui a développé le concept de la **TAZ (Zone d'Autonomie Temporaire)**. Il a écrit ce qui est devenu l'un des livres cultissimes du Net alors qu'il venait de milieux anarchisants et libertaires et qu'il était un grand spécialiste de la piraterie, sous son vrai nom de Peter Lamborn Wilson. Ce personnage est passé par l'Internet, il l'a défini avec ces logiques de carte permanente, de mouvement temporaire, de moments de fête qui disparaissent, il a décrit un univers qui était réellement ceux des premiers utopistes du Net. Des tas d'autres gens ont tenté de s'y retrouver par la suite, mais lui-même a quitté ce monde-là, comme s'il considérait que la vie était ailleurs. Dans son bouquin suivant, il revendiquait d'ailleurs le poitrine contre poitrine, le retour au corps finalement.

Je ne dis pas qu'il a raison, mais il y a une logique, celle de la vie et de la survie dans le monde tel qu'il est. Or c'est ce monde capitaliste qui oblige au pragmatisme. En inventant

sans cesse, on croit le changer, mais on le nourrit de la plus belle des manières, et il adore ça, ce Léviathan capitaliste qui nous consume à petits feux.



Google est une entreprise qui innove sans cesse, abandonnant des projets, en lançant d'autres... Ce qui permet de faire comme si la contrainte n'existait pas, qu'on pouvait à chaque fois la dépasser.



C'est un des points forts de l'auto-aveuglement de Google, et d'autres entreprises, qui repose sur la course permanente à l'innovation et sur l'open-source. Même si je protège mon invention de départ comme le fait Google, je cultive le monde de gens qui me sont proches. Avec l'open-source qui n'est pas le logiciel libre, je me positionne un peu comme le grand-papa qui adoube pour mieux étendre son univers.

Ce qui fait de Google un dieu, c'est que sa nature est ancrée dans la diffusion et l'appropriation de l'information ?

C'est une idée qui a mal été comprise et interprétée par les critiques de Google.



Il faut savoir que dans l'imaginaire de Google, qui est très proche de celui du transhumanisme, de gens comme Ray Kurzweil, l'information est le carburant vital de toute vie.



Pour Google comme pour Kurzweil, la vie ne repose pas sur la matière, le carbone en l'occurrence, mais elle repose sur l'organisation de la matière, c'est-à-dire l'information : la programmation et l'ADN. Le premier point, c'est que cette toute-puissance est dans l'information qui régit l'univers, et qui régit la vie. Sur ce registre, j'adore cette **interview dans Le Monde**, où Larry Page dit, l'air de rien, "on veut être le relais de toute l'information du monde, pas seulement une partie". C'est génial parce qu'en étant le relais, ils ne sont pas les créateurs de l'information : ils veulent tout relayer, tout servir, que tout passe d'une manière ou d'une autre par leur prisme. Et ils veulent être les serviteurs de ça, d'où la volonté de numériser l'ensemble des bouquins de la planète et ainsi de suite. Le Net doit devenir le monde.

C'est pour ça que ce dieu est un dieu immanent. Il est en nous, et nous laisse créer, c'est notre information. C'est mon information que je construis, mais je la construis grâce à Google. Elle ne lui appartient pas, mais ce qui lui permet d'exister, c'est que l'on passe par Google.

Vous dites que Google fait donc de nous de petits démiurges qui se manifestent par leur ombre informationnelle... De quoi s'agit-il ?

Comme je l'évoquais, Google se veut non pas le créateur d'une partie de l'information du monde (contrairement à ce que fait Apple via des objets précieux et le software qui l'accompagne, ainsi que Facebook, via des pages que je crée avec ses briques logicielles à lui et qui restent sa propriété) :



Étant relais, il n'est pas propriétaire. Étant le serviteur intégral, il peut

être partout.



Pour comprendre le côté démiurgique de cette ambition, il faut s'interroger sur ce qu'est Internet et comment il évolue. Internet est né d'abord de quelques vieux PC, il s'est multiplié par tout un tas de biais, il est passé dans le monde des PC et des ordinateurs portables, il devient maintenant présent dans le monde de ces petits génies personnels qui ne nous abandonnent jamais que sont les téléphones mobiles, il nous accompagne en permanence, on s'en nourrit sans cesse et de plus en plus, il va être dans les objets. Il est dans les objets. Dans les vingt ans qui viennent, l'information va être partout présente, accessible partout. Les objets vont nous parler : on va être comme en discussion perpétuelle avec eux.



L'information va être aussi omniprésente que l'électricité, aussi naturelle.



C'est le monde vers lequel on va. Et dans ce monde, qu'est-ce qui justifie de pouvoir à tout moment être au courant de ce qui se passe partout, d'être dirigé sur la bonne route, d'avoir la possibilité d'être prévenu qu'un livre introuvable se trouve à proximité ? C'est que j'ai joué le jeu de l'information, que j'en ai besoin et qu'elle m'enrichit réellement.

Au fond, je suis enrichi de plus en plus parce que tout ce que je fais, tous mes mouvements, tous mes actes quels qu'ils soient sont tracés, sont connus et reconnus par tous ces biais électroniques, par toutes les connexions, les dialogues que je tisse avec mon environnement : tout ça crée une ombre d'information. C'est-à-dire un avatar qui est en quelque sorte mon double informationnel.



Le double informationnel, c'est cette prédiction permanente de moi-même.



C'est ce qui fait qu'on va anticiper tous mes désirs, qu'on va savoir ce que je cherche parce qu'on aura étudié tout ce que je fais. Mon avatar va être enrichi jusqu'à devenir une sorte de guide permanent, il va presque me connaître mieux que moi-même, parce c'est une sorte de corps statistique. C'est une création qui nous ressemble énormément.



“

Maîtriser cet avatar, c'est, en terme de potentiel pour une entreprise, absolument immense.

”

Dans cette logique divine, c'est forcément être partout présent avec moi. On retrouve cette idée d'immanence : Dieu est présent via l'âme que chacun est censé avoir. Il est présent par notre âme cybernétique.

Pour autant, cet avatar de données ne nous dépossède pas au sens où nous l'avons nous-mêmes construit sans le vouloir, mais en même temps ce n'est pas nous.

Google n'est pas un Dieu qui punit et qui promet la vie éternelle. En revanche, il va vraisemblablement pouvoir prédire certains de nos comportements. Et là on rentre dans quelque chose qui est très important dans l'imaginaire de Google et dans le vôtre : l'imaginaire de la science-fiction, celui de K. Dick notamment. Vous écrivez même : “*Nous vivons dans un monde de science fiction.*”

C'est effectivement un peu mon leitmotiv que je nourris d'écrit en écrit. Dans la conclusion de *Google God*, j'utilise la métaphore de **Minority Report** en évoquant *precrime*, l'anticipation des délits. On est dans un système où on peut tout simplement en permanence anticiper les délits. Il y a des brigades qui interviennent pour les empêcher avant qu'ils ne soient commis.

Ce que les gens ont peu vu dans *Minority Report*, c'est qu'il y a autre chose : ce bien-être permanent. La maison parle à Tom Cruise, les voitures roulent toutes seules... C'est un monde totalement hygiénique, propre, design, dans lequel les pubs parlent directement à notre cerveau comme si elles étaient nos amies pour la vie. On est dans un monde sans bug, un monde parfait, **Le Meilleur des mondes** d'Aldous Huxley. C'est un monde où tout est tellement fluide, où nos désirs de consommation sont satisfaits tellement rapidement qu'on n'a même plus besoin d'aller commettre des délits.

Ce que les gens n'ont pas bien repéré dans le film comme dans la nouvelle de Dick, c'est que *precrime*, c'est la correction du bug, de l'exception qui confirme la règle. Et la règle, c'est que le système de contrôle fonctionne sans même que ce soit nécessaire, puisque les gens savent que *precrime* existe. Donc sans flics, sans brigades d'intervention, chacun va naturellement incorporer la norme. D'autant qu'elle est très souple et permet toutes les

déviances, sexuelles ou non. L'objectif n'est plus du tout moral, il est d'être "droit", en permettant au système d'anticiper grâce à votre avatar de données tout ce que vous pouvez faire et de vérifier que ça rentre dans le cadre. L'ennemi de ce monde là, c'est l'imprévisible : la chose qui n'est pas anticipée. C'est l'ennemi parce que le contrôle ne se joue plus dans l'espace.



L'espace terrestre est d'ailleurs totalement repéré, connu, quadrillé : qu'est-ce que Google Street View si ce n'est le quadrillage total de l'espace ?



Le contrôle se joue dans le temps, c'est-à-dire qu'il faut empêcher l'imprévisible, empêcher le hasard d'intervenir pour créer des surprises, des choses qu'on n'attendait pas. Ce qui est par ailleurs la grande difficulté du web, puisqu'on a toujours tendance à aller vers ce qu'on connaît. Cette logique d'empêcher l'imprévisibilité, d'essayer de tout intégrer, constitue un système de contrôle qui ne se fait plus dans l'espace mais dans le temps. C'est d'ailleurs intéressant de voir les récents travaux de Google comme Google Instant : on anticipe ce qu'on imaginait avant même que ce soit écrit.

Tout se système semble remettre en cause notre libre-arbitre : que devient l'individu tant tout ça ?



C'est une vraie question. Je

me projette dans dix ans, je me promène à Saint-Rémy de Provence, mon téléphone portable dans la poche, je passe devant une librairie et j'entends une sonnerie. Un morceau de **KLF**, qui est ma musique de science-fiction. Je regarde et, comme mon avatar me connaît mieux que moi-même, le robot Google me dit : "*Là, tu trouveras le scénario introuvable, le bouquin introuvable, fait par Philip K. Dick lui-même, de ce qu'aurait été Ubik en film.*" C'est moi qui ait voulu le trouver ce bouquin, je sais qu'il est censé être totalement épuisé. Et il y en a un exemplaire là. Est-ce que ce qui s'est passé là sert mon libre-arbitre ? C'est une question importante.

Je crois que la notion de libre-arbitre évolue, comme la notion de vrai et de faux : tout aujourd'hui est faux et fabriqué, donc la notion de juste est plus importante que la notion de vrai. De la même façon, on peut dire que la notion primordiale n'est pas celle de libre-arbitre, qui est une sorte de leurre quoi qu'il arrive, mais celle d'imprévisibilité qui va avec l'anonymat et la capacité à dire non, à regimber comme disait K.Dick. Est-ce que l'enjeu finalement, plutôt que le libre-arbitre, ne serait pas le libre-refus, la libre-désobéissance, la libre-crédation, la capacité à aller contre soi-même d'une certaine manière. Se dissocier de son double.

Pour reprendre mon exemple du bouquin, si en sortant de la librairie je croise un vieux copain qui partage la même passion que moi et que je lui offre, là, on est dans l'imprévisible, dans la coïncidence, dans l'envie qui me dépasse moi-même. Soudainement, on glisse vers l'imprévisible. Et on est peut-être au-delà du libre-arbitre, qui est dans la capacité à se surprendre soi-même en permanence. Et c'est mieux que le libre-arbitre qui suppose une maîtrise, qui est à mon avis illusoire : on ne se maîtrise pas soi-même.

Est-ce qu'on peut lier cela à la notion de hacking ? Hacker la machine et notre propre ombre informationnelle ?

Je me souviens de discussions avec **Jean Baudrillard**. Dans un de ces derniers bouquins, *Le Pacte de lucidité ou l'intelligence du mal*, il parle d'un mur de réalité intégrale, une sorte de totalitarisme soft dont Google pourrait être l'archétype. Mais la perfection n'existe pas, donc la réalité intégrale n'existe pas.

“

Ce qui formidable dans ce monde, c'est qu'on a beau être dans un univers total de 0 et de 1, il y aura toujours des hackers pour détourner et des gens pour inclure du bug dans la machine.

”

L'une des clés est là, ne serait-ce qu'au niveau de l'individu : hacker, s'échanger des cookies... Ne serait-ce que créer : quand je vois mes gamins qui détournent des films et font des montages, je me dis que ça peut paraître au niveau de la société une réponse modeste, mais ça permet de garder cette libre capacité à accueillir l'imprévisible et la surprise. On peut parler de faculté poétique, dont Google n'est pas le plus grand tueur d'ailleurs. Même s'il induit des choses dans son essence qui sont tout sauf de la poésie. (Facebook, au contraire, définit un cadre figé : page, mur, amis)...

“

Quelle que soit la subtilité et la puissance du contrôle, qui évolue avec le capitalisme d'ailleurs et devient plus agréable, plus facile à accueillir, la réalité n'est jamais intégrale, et le bug toujours possible.

”

Donc, Google n'est pas le mal. Est-ce qu'il y a une vie dans la machine, et quels choix s'offrent à nous ?

Est-ce qu'on n'a pas d'autres choix que d'aller élever des chèvres en Ardèche ? Bonne question.

“

Je pense qu'on peut continuer à prendre du plaisir à créer et à faire évoluer le monde, tout en ne cassant pas ses machines et en continuant à utiliser Google.

”

De toutes façons, il n'y a pas d'autres solutions. Je nous vois mal, je me vois mal, arrêter

d'utiliser Internet, et Google. De toute façon, s'il y a un mal, il est en nous et c'est de là qu'il faut l'extirper.

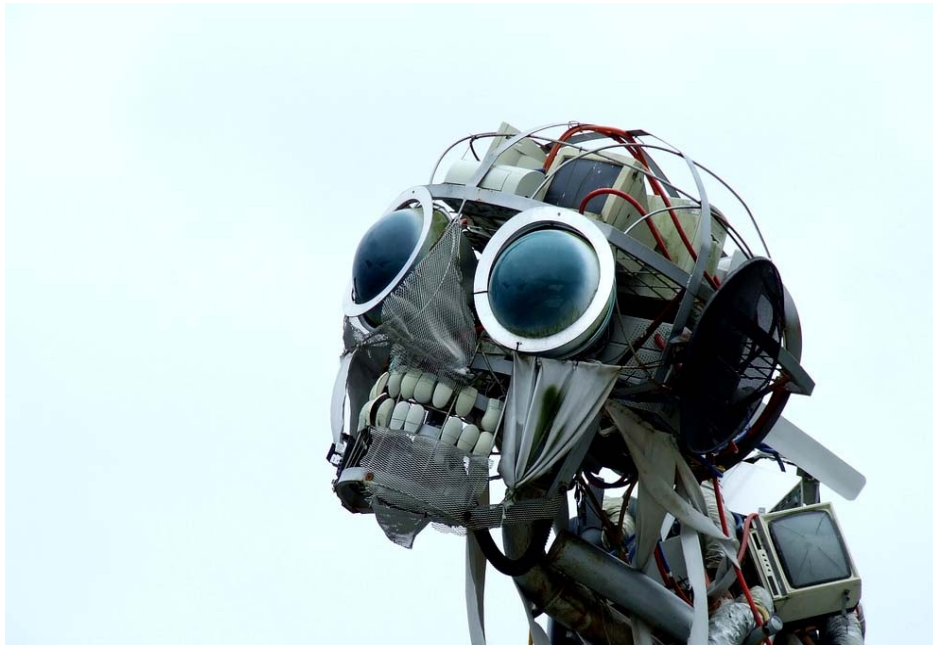
Mon avatar de données peut m'être très utile, mais ce n'est pas moi. Du moins pas encore, jusqu'à ce qu'on aille vers le transhumanisme. Là où le moi se confond avec la machine.

Les gens de Google, j'avais déjà expliqué ça dans **un article publié par OWNI**, ont sponsorisé l'université de la Singularité, du transhumanisme. Soit on croit que Kurzweil va vivre jusqu'à 558 ans et qu'il mettra son cerveau dans un robot qu'il aura mis 200 ans à construire, soit on n'y croit pas, on meurt avant, et on ne vit pas cette victoire de la Singularité.

“

La confusion entre moi et mon avatar de données, je n'y crois pas : d'un point de vue scientifique, c'est une aberration totale.

”



Mais cela reste un moteur de Google, qui leur permet d'aller très loin et de créer plein de services formidables. Là où ça paraît inconcevable, c'est que tout cela suppose que la perfection existe. Et qu'il n'y ait plus de mort, ça veut forcément dire qu'il n'y a plus de vie. On s'intéresse depuis longtemps à l'immortalité, mais vouloir la rendre possible est dangereux. Pour le coup, c'est abyssal. Mais même dans leur monde parfait, il y aurait toujours des bugs. On se débrouillera pour que les puces RFID buggent...

Est-ce que c'est en étant conscient de ce qui articule l'action de Google et en jouant avec ses contradictions qu'on arrivera à faire évoluer l'ensemble ?

“

Le principal, c'est qu'il reste de l'imprévisible, et des sources de poésie.



Certains disent qu'il faut des cures de déconnexion : je pense que c'est quelque chose qui va devenir de l'ordre de l'hygiène. À un moment donné, il faut être capable de se déconnecter. Ce n'est pas une question de morale, mais plutôt une question de pratique. Il ne faut pas voir ça sous un angle moral. Simplement, quand on retournera sur Internet, on sera plus riches, on s'amusera plus et on profitera plus de ce qu'on voit. C'est une règle de vie de base : ne pas perdre de vue le réel, et surtout garder cette capacité d'émerveillement.

—

Ariel Kyrou présentera *Google God* le jeudi 25 novembre à la librairie Le Divan, 203, rue de la Convention 75015 Paris.

L'émission de Xavier de la Porte, Place de la Toile, **était également revenue sur cet ouvrage.**

Crédit Illustration: Marion Kotlarski

CC FLickR: **pineapplebun, Ruth HB, dullhunk**

1. Le philosophe Baruch Spinoza rejette l'idée d'un Dieu personnel et transcendant le monde. Dieu est ainsi identifié à la Nature, ce qui en fait un Dieu immanent, présent partout [↔]

AMIC

le 17 novembre 2010 - 22:23 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



Excellente interview !

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

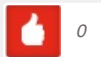
GREVAN

le 18 novembre 2010 - 10:35 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



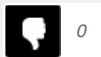
Je n'avais pas vu Minority Report sous cet angle là. Il va falloir que je revois le film maintenant !

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

LAURENT

le 18 novembre 2010 - 12:23 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



*Google serait-il le nain de Pär Lagerkvist ?
Un serviteur officiant dans l'ombre ?*

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

IGOR

le 18 novembre 2010 - 21:38 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



peut-on faire de la poésie avec Google Instant?

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

AZEKJJ

le 25 novembre 2010 - 21:54 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



Très bon article, merci pour cette interview.

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

2 pings

“Singularity University n'est pas une secte” » Article » OWNI, Digital Journalism le 21 novembre 2010 - 17:06

[...] *“Kyrou: face au dieu Google, préserver l'imprévisible et des sources de poésieR... [...]*

TICinFrance » Blog Archive Conférence : La vie privée face aux technologies de l'information - TICinFrance le 6 décembre 2010 - 12:34

[...] *(les internautes) et les transmet au monde. Une sorte de dieu spinozien (développement par ici). Cette idée d'un Google altruiste a été démenti par un membre du public en rappelant que [...]*